

"Nous pouvons garder l'espérance parce que nous savons que le Père nous attend"

Dans la réflexion préparée par le Souverain Pontife pour l'audience générale du mercredi saint, annulée en raison de sa convalescence, le Saint-Père évoque la parabole de l'Enfant prodigue et rappelle aux fidèles que ce n'est pas l'égarément plus ou moins lointain qui compte, mais l'amour de notre Père qui nous attend, les bras grand ouverts.

16/04/2025

Chers frères et sœurs,

Après avoir médité sur les rencontres de Jésus avec certains personnages de l'Évangile, je voudrais m'arrêter, à partir de cette catéchèse, sur quelques paraboles. Comme nous le savons, ce sont des histoires qui reprennent des images et des situations de la réalité quotidienne. C'est pourquoi elles touchent aussi notre vie. Elles nous provoquent. Et elles nous demandent de prendre position : où est-ce que je me situe dans ce récit ?

Commençons par la parabole la plus célèbre, celle dont tous nous nous souvenons peut-être depuis que nous étions tout petits : la parabole du père et des deux fils (*Lc 15, 1-3.11-32*). Nous y trouvons le cœur

de l'Évangile de Jésus, à savoir la miséricorde de Dieu.

L'évangéliste Luc dit que Jésus raconte cette parabole pour les pharisiens et les scribes, qui murmuraient du fait que Lui mangeait avec les pécheurs. C'est pourquoi on pourrait dire qu'il s'agit d'une parabole adressée à ceux qui sont perdus mais qui ne le savent pas et qui jugent les autres.

L'Évangile veut nous donner un message d'espérance, car il nous dit que, où que nous soyons perdus, quelle que soit la manière dont nous nous sommes perdus, Dieu vient toujours nous chercher ! Peut-être nous sommes-nous perdus comme une brebis qui s'est éloignée du chemin pour brouter l'herbe, ou qui est restée derrière à cause de la fatigue (cf. *Lc 15, 4-7*). Ou bien nous sommes perdus comme une pièce de monnaie, qui est peut-être tombée

par terre et ne peut plus être retrouvée, ou bien quelqu'un l'a mise quelque part et ne se souvient plus de l'endroit. Ou bien nous nous sommes perdus comme les deux fils de ce père : le plus jeune parce qu'il s'est lassé d'une relation qu'il jugeait trop exigeante ; mais l'aîné aussi s'est perdu, parce qu'il ne suffit pas de rester à la maison s'il y a de l'orgueil et de la rancœur dans le cœur.

L'amour est toujours un engagement, il y a toujours quelque chose que nous devons accepter de perdre pour rencontrer l'autre. Mais le fils cadet de la parabole ne pense qu'à lui-même, comme cela arrive à certaines étapes de l'enfance et de l'adolescence. En réalité, autour de nous, nous voyons aussi beaucoup d'adultes qui sont ainsi, qui ne parviennent pas à poursuivre une relation parce qu'ils sont égoïstes. Ils s'imaginent qu'ils vont se trouver et, au contraire, ils se perdent, car ce

n'est que lorsqu'on vit pour
quelqu'un que nous vivons vraiment.

Ce fils cadet, comme nous tous, a
faim d'affection, il veut être aimé.
Mais l'amour est un don précieux, il
doit être traité avec soin. Au lieu de
cela, il le gaspille, il se dévalorise, il
ne se respecte pas. Il s'en rend
compte dans les moments de famine,
quand personne ne s'occupe de lui.
Le risque est que, dans ces moments-
là, nous nous mettions à mendier
l'affection et nous nous attachions au
premier maître venu.

Ce sont ces expériences qui font
naître en nous la fausse conviction
de pouvoir vivre une relation
seulement de manière servile,
comme si nous devions expier une
faute ou comme si l'amour véritable
ne pouvait pas exister. Le fils cadet,
en effet, lorsqu'il a touché le fond,
pense retourner dans la maison de

son père pour ramasser par terre quelques miettes d'affection.

Seul celui qui nous aime vraiment peut nous libérer de cette fausse vision de l'amour. Dans notre relation avec Dieu, nous faisons précisément cette expérience. Le grand peintre Rembrandt, dans un tableau célèbre, a magnifiquement représenté le retour du fils prodigue. Deux détails me frappent particulièrement : la tête du jeune homme est rasée, comme celle d'un pénitent, mais elle ressemble aussi à la tête d'un enfant, car ce fils est en train de renaître. Et puis les mains du père : l'une masculine et l'autre féminine, pour exprimer la force et la tendresse dans l'étreinte du pardon.

Mais c'est le fils aîné qui représente ceux pour qui la parabole est racontée : c'est le fils qui est toujours resté à la maison avec son père, mais

qui était distant de lui, distant de cœur. Ce fils aurait peut-être voulu partir lui aussi, mais par peur ou par devoir, il est resté là, dans cette relation. Or, quand on s'adapte contre son gré, on commence à nourrir en soi une colère qui, tôt ou tard, explose. Paradoxalement, c'est le fils aîné qui risque finalement de rester hors de la maison, parce qu'il ne partage pas la joie de son père.

Le père sort également à sa rencontre. Il ne le gronde pas et ne le rappelle pas à l'ordre. Il veut simplement qu'il ressente son amour. Il l'invite à entrer et laisse la porte ouverte. Cette porte reste également ouverte pour nous. C'est en effet la raison de l'espérance : nous pouvons espérer parce que nous savons que le Père nous attend, qu'il nous voit de loin et qu'il laisse toujours la porte ouverte.

Chers frères et sœurs, demandons-nous donc où nous nous situons dans ce merveilleux récit. Et demandons à Dieu le Père la grâce de retrouver nous aussi le chemin vers la maison.

source : [vatican.va](https://opusdei.org/fr-lu/article/nous-pouvons-garder-lesperance-parce-que-nous-savons-le-le-pere-nous-attend/)

pdf | document généré
automatiquement depuis <https://opusdei.org/fr-lu/article/nous-pouvons-garder-lesperance-parce-que-nous-savons-le-le-pere-nous-attend/>
(19/03/2026)